La bataille de Fuentes de Oñoro, histoire et simulation

Avant-Propos :
Cet article a pour but de démontrer l'intérêt du contexte historique dans un wargame, et d'illustrer ainsi mes propos tenus dans SIMULATION n° 6 (1) relativement au "jeu de guerre avec figurines". Dans cette optique, il m'a paru nécessaire de faire précéder le récit de la bataille par un exposé des évènements dont elle est la suite logique en même temps que la fin.

LA QUESTION DU PORTUGAL

L'engrenage.
1807 ! Napoléon, ayant vaincu l'Europe, entreprend de faire courber la tête d'Albion. N'ayant plus de flotte depuis Trafalgar, il instaure le "blocus continental", interdisant tout commerce entre l'Europe et l'Angleterre. Le Portugal transgresse l'édit du "Maître des batailles" et s'attire ses foudres. En Novembre, le général Junot envahit le pays, de concert avec nos alliés espagnols, et occupe Lisbonne dont la famille royale de Bragance s'enfuit. Mais en Août 1808, le général anglais Wellesley débarque et vainc par deux fois Junot dont les troupes sont ramenées en France par la flotte anglaise !

Le redressement portugais.
En mai 1808, le maréchal Soult, qui avait occupé Porto après l'incursion impériale en Espagne - devenue ennemie - se laisse manoeuvrer par le même Wellesley et est rejeté en Galice. Les Anglais vont désormais disposer de plus d'un an pour rendre inexpugnable leur corps expéditionnaire du Portugal.

L'armée portugaise est reconstituée et, encadrée par des officiers anglais, appuyée sur de nombreuses "ordenanzas" (levées en masse) elle fournit à Wellesley -devenu "Viscount Wellington" après sa victoire de Talavéra sur le Roi Joseph - une armée de manoeuvre de 50.000 réguliers et 23.000 miliciens dont l'efficacité surprendra les Français. Avec 35.000 Britanniques, celà fera 108.000 hommes là où Napoléon n'en pense trouver que 40.000 au plus.

Les lignes de Torrès-Védras.
En outre le génie britannique élève des fortifications de campagne formidables en travers de la route de Lisbonne : les lignes de Torrès-Védras, soit 152 redoutes garnies de 447 canons et 28.500 hommes sur 45 km de front. Seul le génie militaire de Napoléon, présent en personne, eut pu triompher de tels obstacles. Il s'y préparait, ayant dit au Conseil d'Etat : "Lorsque je me montrerai au-delà des Pyrénées, le Léopard épouvanté cherchera l'Océan pour éviter la honte, la défaite et la mort !".

L'avisé Wellington a d'ailleurs prévu l'éventualité d'un rembarquement britannique en élevant un dernier rempart fortifié au-delà de Lisbonne - objectif des Français - autour du port de Saint-Julien. La leçon de La Coruña avait porté et Wellington n'était pas Moore. Quant'aux Portugais, l'Amirauté britannique s'est toujours refusée à prévoir la moindre coquille de noix pour embarquer leurs troupes.

Les causes de l'échec.
Hélas ! Les Alliés - même s'ils ne l'étaient pas officiellement - venaient de remporter leur plus grande victoire en mariant "l'Ogre Corse" à l'une des leurs, l'Archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, qui donne le jour au petit Roi de Rome en mars 1811... Le nouveau père, fou de bonheur, n'ira pas en Espagne... C'en était fait de l'Empire... à terme, certes, mais dès lors le ver était dans le fruit et, perdus dans leurs divisions, les maréchaux de l'Empire ne surent l'en extirper. Davout en Allemagne, Lannes mort, ce sont pourtant les meilleurs disponibles qui sont chargés de nettoyer l'abcès portugais.

Masséna, à la tête de 65.000 hommes, doit envahir le pays par le nord, "après les récoltes", et Soult doit venir lui tendre la main par l'Alentejo au sud... Hélas, le "Roi d'Andalousie" a ses propres problêmes et ne mettra pas beaucoup d'entrain à seconder son ancien chef et rival en gloire.

L'échec.
Après des succès initiaux dans la réduction des places fortes de Ciudad-Rodrigo et Almeida en Juillet et Août 1810, les ennuis vont se succéder. Le pays est ruiné, l'Anglais pratiquant la politique de la terre brûlée, et les vivres manquent très vite. Le 27 Septembre, les corps de Ney et Reynier se brisent en vains assauts contre la serra do Buçaco, arête escarpée de 14 km où se sont postés 52.000 anglo-portugais. Certes l'on songeait - trop tard - à tourner la position, et l'obstacle est levé.
Junot enlève Coïmbra qui est mise à sac tandis que les Anglais s'échappent... et le 11 octobre, partout les escadrons de Montbrun viennent buter sur les lignes de Torrès-Védras. L'état-major français, qui ignorait tout de ces travaux, est stupéfait.
Sans équipage de siège, l'assaut frontal est impossible. La position est intournable et l'absence d'équipage de pont interdit de franchir le Tage, surtout sans l'appui de Soult sur l'autre rive. Par ailleurs les communications sont coupées avec l'Espagne par la milice et l'ordenanza portugaises qui ont repris Coïmbra, y massacrant les 4.000 blessés de Buçaco laissés à l'hôpital.

La retraite.
Masséna s'obstine plus de quatre mois durant au pied de l'obstacle, escomptant une hypothétique erreur de son adversaire. Mais l'Anglais ne sort pas de ses lignes, attendant que la misère de ses troupes contraigne le Français à la retraite.
Ses communications rétablies fin décembre, par deux divisions envoyées d'Espagne, Masséna décroche le 1er mars 1811 avec les 46.800 hommes qui lui restent. A la tête de l'arrière-garde, Ney se couvre de gloire le 11 mars à Pombal, le 12 à Redinha, le 13 à Condeixa, le 14 à Casal Novo, le 15 à Foz d'Arounce... forçant chaque jour l'ennemi à déployer des forces considérables pour n'attraper que le vide !
L'armée est sauvée et Masséna, qui songe à reprendre la lutte aussitôt, limoge Ney qui s'y refuse catégoriquement. Cependant, le corps de Reynier, isolé à Sabugal, est assailli par l'armée anglaise tout entière et n'est sauvé que par le brouillard et l'incompétence du général anglais Erskine. L'incident descille Masséna qui renonce et replie son armée sur Ciudad-Rodrigo. Le 4 avril l'Armée de Portugal quitte... le Portugal.

LA BATAILLE DE FUENTES DE OÑORO

Les causes.

L'Armée de Portugal trouve à Salamanque des renforts et des vivres, mais elle a perdu dans sa malheureuse campagne la plupart de ses attelages d'artillerie et beaucoup de chevaux. Si bien que l'aide du maréchal Bessières, qui commande l'Armée du Nord - 60.000 hommes exclusivement employés à la lutte anti-guérill - est nécessaire pour reprendre l'offensive. Il ne s'agit plus, bien sûr, d'envahir le Portugal, car les moyens manquent.

Masséna n'envisage qu'une action limitée visant à dégager Almeida, où les 2.000 soldats du général Brennier sont assiégés par l'Anglais, et aussi à redorer son blason. En effet, Napoléon lui a renouvelé sa confiance en des termes qui laissetn à penser qu'un nouvel échec serait le dernier. On lui annonce aussi l'arrivée du maréchal Marmont en remplacement de Ney... mais ce nouveau lieutenant ressemble fort à un dauphin... et on lui sait les dents longues !

Les effectifs de Wellington.

Le général Anglais dispose, début Mai 1811, de : 62.000 britanniques, 50.000 réguliers portugais, 28.000 miliciens portugais, 10.000 réguliers espagnols (de La Romana), soit 150.000 hommes dont 100.000 de troupes actives. Compte tenu des nombreuses garnisons, des détachements, des troupes de Beresford assiégeant Badajoz, enlevée - trop tard - par Soult le 11 mars, Wellington garnit la frontière portugaise et assiège Almeida avec 40.000 hommes environ - dont 25.000 britanniques - et 48 canons. Déduction faite de la brigade Pack bloquant Almeida, ce sont 37.000 hommes environ qui seront disponibles pour la bataille.

Les effectifs de Masséna.

Masséna a réorganisé son armée. La division Clausel, du corps de Junot, trop faible, a été répartie dans les autres divisions. Bessières a amené 1.500 cavaliers et 6 pièces de canon dont il conserve personnellement le commandement - on se demande encore pourquoi - et de nombreux attelages d'artillerie. Insuffisants toutefois car Masséna, qui dispose de 52 canons n'en peut emmener que 38 en campagne avec lui. Par ailleurs, les deux divisions du IXe corps de Drouet d'Erlon, qui avaient rétabli ses communications depuis l'Espagne dans la dernière campagne sont cette fois clairement mises à sa disposition. C'est donc au total une force de 35.100 fantassins, 3.400 cavaliers et 1.400 artilleurs servant 38 pièces qui pénètre au Portugal le 2 mai 1811.

La position britannique.

Comme à l'accoutumée, la position britannique est formidable, s'appuyant sur la rivière Dos Casas qui coule au fond de gorges de 90 mètres. Les deux routes sont défendues, au nord par le fortin de La Concepcion et, 12 km plus bas, par le village de Fuentès de Oñoro (prononcer Ognoro), centre du dispositif. L'aile droite, par contre, est plus fragile à Poço Velho malgré la présence de guérillas espagnoles à Nave de Haver. De plus, en cas d'échec, un inconvénient sérieux peut compromettre radicalement le sort de l'armée anglaise à 440 km de Lisbonne : huit km en arrière de la position, la rivière Coa barre de gorges profondes de 120 mètres la retraite éventuelle d'une armée vaincue que les rares et étroits ponts ne suffiraient pas à écouler.

Le 3 mai 1811.
Comme à l'accoutumée aussi, le 3 mai après-midi, les Français donnent tête baissée dans le dispositif britannique en son point le plus fort, sans reconnaissance préalable. Mais pour une fois celà paie. La division Ferey, tête du Vle corps, attaque de front Fuentès de Oñoro et réussit à l'enlever aux cinq bataillons légers britanniques (tirés des compagnies légères des bataillons des 1ère et 3e divisions) qui l'occupaient. Malheureusement les Français ne garnissent pas les maisons et sont balayés par la contre-attaque de deux bataillons écossais... L'occasion était passée. Une nouvelle attaque, vers 17 heures, est repoussée, et il faudra des trésors d'héroïsme à la division Marchand pour réoccuper une partie du village avant la nuit. A ce moment on compte déjà plus de 600 pertes chez les Français pour moins de 300 chez les Britanniques... répartition hélas typique de la guerre dans la péninsule.

Le 4 mai 1811.
La journée du 4 mai est utilisée par Masséna à examiner de plus près la position de Wellington avec la conclusion logique que la meilleure solution consizste à la tourner par sa droite. En conséquence les ordres sont donnés pour exécuter de nuit, en vue d'une nouvelle attaque le matin du 5 mai, les mouvements suivants :

-La division Ferey tiendra la portion de Fuentes de Oñoro qu'elle occupe, soutenue par le IXe corps.
-Les divisions Marchand et Mermet, soutenues par Solignac, attaqueront le flanc droit britannique à Poço Velho.
-Montbrun, avec les brigades d'Ornano, Fournier et Wathiez, prolongera l'infanterie par sa gauche, débordant l'Anglais.
-Le IIe corps de Reynier feindra une attaque sur La Concepcion et Alameda pour fixer Erskine et Campbell.

Wellington, de son côté, a prévu la réaction française et ordre est donné aux 1ère et 3e divisions de se déployer entre la Dos Casas et le Turon, derrière un chemin creux - digne prédécesseur de celui de Waterloo -, leur gauche ancrée dans Fuentès.

La matinée du 5 mai 1811.
Le 5 mai à l'aube, la cavalerie de Montbrun éparpille les guerillas espagnoles de Don Julian Sanchez à Nave de Haver. Solignac expulse Houston de Poço Velho déjà débordé par la droite par Mermet et Marchand. 20.000 Français sont donc à pied d'oeuvre dans le flanc droit de Wellington encore fragile. Heureusement pour Houston, Craufurd lance sa division légère en avant pour le dégager et la 7e division peut soustraire ses débris à la vindicte des dragons et chasseurs français.
Mais désormais ces derniers s'acharnent sur les légers britanniques qui, magnifiquement appuyés et soutenus par la cavalerie de Cotton et l'artillerie à cheval de Bull, vont effectuer en carrés une retraite digne des manuels de tactique. Les carrés font tête tour à tour, tirant à bout portant des salves meurtrières, puis se retirent sous le couvert de furieuses charges de cavalerie... pour refaire front à nouveau, plus loin, dès que leurs cavaliers sont ramenés.

God save England !
La cavalerie française est à la hauteur de sa réputation. Fournier le mal aimé se couvre de gloire à la tête de ses chasseurs et, tout comme Ornano, a son cheval tué sous lui. Un carré portugais est même enfoncé mais, aussitôt après la mitraille couvre à nouveau les escadrons désorganisés... Il manque un petit rien pour que la division Craufurd s'effondre, couvre de ses fuyards la position pas encore affermie de Wellington et livre, avec ses communications sur La Coa, l'armée elle-même ! Masséna qui dispose, à bonne distance, de la brigade de cavalerie de Garde Impériale de Lepic peut croire, à n'en pas douter, que ces magnifiques cavaliers d'élite vont lui donner la victoire tant attendue. Mais Dieu est Anglais ce 5 mai 1811 ! "La Garde n'obéit qu'au duc d'Istrie" et Bessières étant introuvable en la circonstance, Craufurd, après avoir sauvé Houston se sauve lui-même et du coup sauve Wellington en lui permettant d'affermir son nouveau front.

Le dernier effort.
Une nouvelle occasion - la bonne - était perdue. En effet, l'attaque d'infanterie par le sud se fait attendre tandis que l'artillerie française, trop faible, est réduite au silence et que la cavalerie de Montbrun, seule, ne peut presser l'ennemi dans sa nouvelle position. A midi cependant, trois bataillons de grenadiers réunis du IXe corps s'emparent de Fuentès de Oñoro tout entier et commencent à gravir les pentes au-delà du village. Mais les troupes de Mackinnon qu'une attaque du sud aurait fixées sont fraîches et disponibles pour une nouvelle contre-attaque qui ramène d'Erlon à son point de départ. De son côté Reynier est demeuré inactif, ayant du moins "marqué" deux divisions britanniques. A 17 heures Masséna qui va renouveler "avec ensemble cette fois" ses efforts apprend que les munitions de troupe risquent de manquer, la faiblesse en attelages n'ayant pas permis d'en emmener suffisamment. L'attaque est remise au lendemain, le temps que les caissons retournent à Ciudad-Rodrigo faire le plein. Mais Bessières, enfin retrouvé, s'oppose à ce que SES attelages fournissent un tel effort de nuit ! Pendant ce temps Wellington fortifie sa position jusqu'à la rendre inexpugnable.

Le bilan.
Lorsque les approvisionnements sont recomplétés force est de constater que les retanchements élevés par l'Anglais résisteront à tous les assauts. Massénan, dépité, renonce donc à un nouvel affrontement. 1.800 britanniques et 2.800 français sont donc tombés pour rien ?
Non, car la présence de l'armée à faible distance permet au général Brenier, avisé par un messager passé à travers les lignes anglaises, de réaliser son plus beau fait d'armes. Dans la nuit du 10 au 11 mai, il parvient à faire sauter la forteresse d'Almeida et à sauver sa garnison à la barbe des divisions Erskine et Campbell qui avaient repris le siège. Après quoi l'armée entière s'en retourne à Ciudad-Rodr'igo. La deuxième campagne de Masséna en Portugal n'a pas duré dix jours.

La disgrace de Masséna.
A son arrivée Masséna reçoit, par l'entremise de Bessières, une lettre de Berthier, Majprs-Général de Napoléon, commençant par ces mots : "L'Empereur, Monsieur le Maréchal Prince d'Essling, ayant jugé à propos de donner le commandement de son Armée de Portugal à Monsieur le Maréchal Duc de Raguse...".

La carrière militaire de Masséna est terminée, sa disgrâce est en marche. Napoléon la consommera en le recevant à Paris en ces termes : “Eh bien, prince d’Essling, il parait que vous n’êtes plus Masséna ?”. Usé et aigri, le vainqueur de Zurich et de Rivoli, l’homme de Gênes et d’Aspern, “l’enfant chéri de la victoire”, le meilleur lieutenant de l’Empereur avec Davout, a livré sa dernière bataille.

Fuentès de Oñoro, tournant de la guerre d’Espagne.
Fuentès de Oñoro marque aussi un tournant dans la guerre de la péninsule car elle demeure la dernière bataille défensive de Wellington. Les Français ne mettront plus les pieds au Portugal et si l’armée de Marmont en porte encore le nom, elle sera totalement défaite aux Arapiles en Juillet 1812. Là, Wellington inaugurera sa stratégie offensive qu’il poursuivra à Vittoria en 1813 et Toulouse en 1814. C’est donc bien l’échec de Masséna au Portugal qui marque, en 1811, le commencement du reflux qui va submerger les armées françaises d’Espagne tandis que l’échec de la campagne de Russie débutera la série des revers à l’autre bout de l’Europe.

Regrets et prospective.
Et pourtant il s’en est fallu de peu que cette magnifique armée d’Albion aille combler de ses tuniques rouges les gorges de La Coa, sonnant le glas du Portugal, donc de l’Espagne et, partant, de l’Europe !

Car en effet, la catastrophe de Russie n’eut pas été irrémédiable s’il n’y avait eu 300.000 vétérans perdus ou bloqués en Espagne tandis que 150.000 conscrits faisaient face à la Prusse et à la Russie dans les plaines de Saxe.

Et sans doute même, le cabinet britannique n’aurait pas résisté à la perte de son armée. En cette année de grave crise économique, un revers militaire de cette ampleur eut donné le pouvoir au parti de la paix et la Russie n’eut pas levé la tête, n’ayant plus de raison de le faire puisque le blocus continental aurait cessé.

Il s’agit certes là de prospectrive et, qui plus est, de prospective conditionnelle. Mais le jeu de guerre est justement là pour nous permettre de vérifier les diverses hypothèses, comme l’Histoire est là qui nous offre des scénarios palpitants, donnant au jeu de guerre l’ultime noblesse de s’appeler aussi “Jeu d’Histoire”. La césure est faite : l’Histoire fournit le scénario que la simulation permet de jouer. L’article ci-dessus vous a conté l’histoire, celui-qui suit vous expose la simulation.

Diégo MANÉ

Lyon, 1982 et 2003

1) Cet article a été publié pour la première fois dans le n° 7 (1er trimestre 1982) de la revue “SIMULATIONS”.

La bataille de Fuentes de Oñoro, histoire et simulation (II)

Après avoir, dans "SIMULATIONS" n° 7, exposé l'historique de la bataille de Fuentes de Oñoro, je vous relate cette fois la simulation que nous en avons tiré.

A) LA PRÉPARATION

Le terrain :
La simulation s'est jouée sur une table de 4 mètres x 1,50 mètre (voir le plan). Les rivières sont infranchissables sauf aux ponts. Les unités françaises retraitant par le bord sud sont mises en désordre et ne reviennent plus. Si elles y sont acculées elles doivent se rendre. Le "chemin creux" représenté, outre les pénalités normales de descente ou montée met sans formation les troupes le franchissant : de la sorte, pour ne pas arriver en désordre sur la crête, il faut se reformer sur le chemin avant de monter la pente. La ligne de haies longeant la route menant de Vilar Formosa au carrefour plus bas est en fait une dénivelée, tout comme celle bordant le Turon, ainsi représentées pour facilité technique. Il existe un chemin non représenté juste en arrière du centre britannique, mais il ne permettrait pas le passage de l'artillerie.

Les effectifs :
Pour l'ordre de bataille, je renvoie le lecteur à l'article précédent. J'apporte toutefois les précisions suivantes ; les divisions Houston (en retraite), Erskine et Campbell (face à Reynier), et la cavalerie de Barbacéna sont absentes de la simulation, de même que le corps de Reynier chez les Français. Sur la table, les brigades Howard et Nightingale sont réduites des 2/3, tous les highlanders ayant été réunis à Fuentes de Oñoro où les compagnies légères des bataillons britanniques des 1ère et 3e divisions sont également rassemblées.

Du côté Français, tant pour des raisons historiques que "techniques", toutes les compagnies de grenadiers sont réunies en bataillons d'élite, de même que sont formés des voltigeurs et carabiniers réunis. Côté allié, les mêmes contingences techniques amènent à jouer "portugais" des Hollando-Belges, Nassauviens et Brunswickois... De tels aménagements (imposés par les disponibilités en figurines) permettent alors de jouer ce que les Anglais appellent un "Mammoth Game"... En effet, à l'échelle du 1/33e, la simulation de Fuentes aligne 1.000 fantassins, 166 cavaliers et 4 batteries français contre 660 fantassins, 36 cavaliers et 5 batteries anglo-portugais.

Le thème :
Là encore je renvoie le lecteur à l'article précédent dont l'objet était justement d'amener le thème en soulignant l'intérêt de la liaison histoire-simulation. Je le résume : les Français ont ouvert la campagne pour débloquer la forteresse d'Almeida, avec l'objectif secondaire toujours présent de détruire le corps de bataille ennemi si l'occasion s'en présente. Les Anglo-Portugais ne peuvent, eux, battre en retraite sans s'exposer à une catastrophe. Il est donc vital pour eux de conserver Fuentes et Vilar Formosa tout en tenant coupée la route d'Almeida.

Les ordres :
Les Anglo-Portugais sont commandés par le jeune et inexpérimenté “Sir Georges” qui, en la circonstance, n’ose pas modifier d’un iota les dispositions indiquées par Wellington, d’ailleurs excellentes pour la défense.

Les Français, par contre, sont dirigés par le “Maréchal Duc de Wilflingen” qui ne compte plus ses victoires mais se heurte pour la première fois à des Britanniques en nombre conséquent.

Les dispositions héritées de Masséna bloquant à Fuentes et en arrière la moitié de son infanterie, la partie est loin d’être jouée malgré une apparente supériorité numérique sinon qualitative. Voici les ordres du commandant-en-chef français :

Gauche, aux ordres du général Solignac.
- Division Solignac (136 fantassins + 24 cavaliers de Fournier et 1 batterie).
- Fixer les Guards, KGL et Lights.
- Si possible, enlever le pont de Poço Velho et tourner la position britannique par Vilar Formosa avec l’artillerie en position sur la butte dominant le village.

Droite, aux ordres du Comte d’Erlon.
- Division Ferey (128 fantassins) ; tenir et améliorer la position dans Fuentes.

- Division Conroux (164 fantassins, 1 batterie) ;
  1ère brigade, appuyer Ferey et tenter d’enlever le reste de Fuentes.
  2e brigade, détachée dans la montagne pour tenter de déboucher par le pont d’Alaméda (ne pas confondre avec Almeida). *

* *Exemple des compromissions inévitables en wargame, en même temps que du “fair play” necessaire au jeu, cet ordre sera rapporté car son exécution, en permettant le débordement de Fuentes d’entrée de jeu, mettait d’emblée l’Anglais dans une situation qu’il ne considérait pas “jouable”. Cette brigade attendra donc sagement son tour de passer le pont de Fuentes... en vain, et ne tirera pas un coup de fusil de la journée.*

Centre, aux ordres du général Loison.
- Divisions Mermet et Marchand, appuyées par les cavaleries de Wathier et de Lamotte (304 fantassins, 48 cavaliers et 1 batterie) ; “tâter” l’ennemi et tenter, sans trop se compromettre, de se déployer de l’autre côté du fossé.

- Division Claparède (144 fantassins).
  Déboucher de Fuentes pour venir prendre la droite de la division Marchand aux ordres du général Loison face au centre ennemi.

Le Maréchal Duc de Wilflingen se tiendra personnellement à la gauche de la division Mermet et supervisera les opérations du centre. La division de cavalerie lourde du général Montbrun reste sous son commandement direct pour être portée où le besoin s’en fera sentir, de même que la brigade Lepic et sa batterie.

B) LA BATAILLE.

Phases 1 à 3 ; l'enthousiasme :
Cette fois les "Goddons" sont cuits ! "Vive l'Empereur" ! Et qu'il n'en reste pas un pour raconter ce 5 mai 1811 ! Sur l'ensemble du front, les colonnes françaises, aux dominantes bleues et blanches, se sont ébranlées, précédées d'essaims de tirailleurs aux plumets jaunes. Une gigantesque clameur secoue ces multiples serpents luisants de mille feux au soleil de midi : "Vive l'Empereur" ! Immobiles mais hurlant aussi les 3.000 cavaliers de Montbrun et Lepic agitent leurs sabres, saluant le passage de ceux de Wathier et de Fournier qui flanquent les fantassins de Mermet et Solignac... En face, de l'autre côté de la faille, silencieux et résolus, les Anglais et Portugais de Spencer et de Picton attendent... Puis, tout là-bas, la ligne brune des Rifles se mouchette de taches blanches bientôt confirmées par l'éclatement des coups de feu ; les tirailleurs sont au contact.

Au même moment, de l'autre côté du Dos Casas, enfle et gronde le cri de défi des hommes de d'Erlon : "Vive l'Empereur", lancé par 12.000 poitrines tandis que les colonnes de Conroux et Claparède se jettent sur les ponts au pas de charge... Aussitôt, de chaque fenêtre, de chaque murette, de chaque mur crénelé, de tout abri possible, les légers britanniques, tous excellents tireurs, tissent une trame de feu, aidés par une batterie de la Royal Foot Artillery. Mais les hommes de Ferey se lancent à leur tour à l'attaque dans les rues de Fuentes, désireux de venger leur échec du matin, et l'incroyable arrive ! L'irruption de Conroux a monopolisé l'artillerie anglaise de Fuentes et Ferey parvient à enlever d'assaut le centre du secteur tenu par les Ecossais. Encore un effort et, avec l'église, un débouché dans la plaine - dans le dos de Picton - sera offert aux masses françaises. La victoire est à portée de la main.

Phases 4 à 6 ; la désillusion :
Enivrés par leur succès inespéré, les Français, officiers en tête, se lancent vers l'église sans consolider les positions juste conquises... tandis que dans le fracas des explosions et la fumée qui noie la rue principale, des bataillons inutilisés se gênent mutuellement, embarrassés de leur masse même car les ponts continuent de déverser leurs contingents. Dans cette confusion ,l'erreur est commise. Mal préparée, l'attaque française échoue, et la contre-attaque écossaise ne tarde pas... Les Français sont repoussés et leurs poursuivants s'emparent dans la foulée des positions enlevées précédemment.

Pire encore ! Les Britanniques ont accompagné le mouvement avec une batterie d'artillerie qui ouvre aussitôt des sillons sanglants dans les colonnes françaises massées sur la rue et les avancées du pont d'où devait partir l'assaut contre le secteur nord. C'est un horrible carnage ! Les colonnes, masquées par les fuyards refluant de l'église, ne peuvent réagir et subissent de lourdes pertes avant de se replier tant bien que mal sur leurs positions de départ. Là, fort heureusement, des bataillons frais garnissent le terrain et les hommes en kilt renoncent à poursuivre leur avantage. Tout est à refaire et sept cents hommes au moins sont tombés pour rien.

Au centre, les tirailleurs français, plus nombreux, ont eu raison des Rifles, et les premiers bataillons ont pu déboucher... sans formation, salués par la mitraille et la mousquetterie, juste pour être chargés et, sans avoir eu le temps de se reconnaître, reconduits au bord du chemin qu'ils dévalent en désordre tandis que d'autres grimpent plus loin... pour subir le même sort !

Au centre gauche, les cavaliers de Fournier, distraits de la gauche par le maréchal, épaulés par des carabiniers d'infanterie qui tirent les carrés alliés depuis le rebord du chemin, comblent le "vide d'infanterie" face à la division Montbrun. Contre-attaqués sans répit par la cavalerie anglaise, ils reviennent sans cesse sur le plateau, contraignant les fantassins alliés à rester pelotonnés en carrés sous le feu précis des carabiniers.

A gauche, Solignac attaque aussi : voltigeurs sur le pont face au 52nd Light, Fusiliers contre la KGL et Grenadiers Réunis contre les Guards. Voltigeurs et Fusiliers font jeu égal mais les Grenadiers sont décimés par le feu des Gardes Anglais sans parvenir au contact.

A l'issue du 6e mouvement, force est de constater que, malgré de lourdes pertes, la position britannique est à peine entamée.

Phases 7 à 9 ; le doute :
A Fuentes, incapables d'attaquer à nouveau dans le désordre qui règne, les Français ne songent qu'à soustraire leurs masses au feu anglais tandis que Conroux, tant bien que mal, cherche à monter à nouveau l'assaut tout-à-l'heure compromis par les fuyards du secteur central.

Au centre droit, appuyés par la cavalerie de Lamotte, et soutenus par deux bataillons de Claparède ayant débouché de Fuentes, les Grenadiers Réunis de Marchand crèvent le centre de Mackinnon... mais leurs camarades ayant échoué, ils se retrouvent au niveau de l'église, isolés au milieu de trois bataillons anglais.

Au centre, inlassablement les Français franchissent le chemin maudit pour être aussitôt ramenés. Un instant pourtant, malgré son handicap, un bataillon de Mermet parvient à chasser un régiment d'Answorth de la crête et à s'y reformer. Deux escadrons le flanquent à gauche. Peut-être...

Non ! Les deux compagnies de droite sont enlevées par la mitraille crachée à bout portant par une batterie de la Royal Horse Artillery amenée en toute hâte. Un bataillon frais charge les survivants hagards et tout est à recommencer.

Au centre gauche, sur ordre du maréchal, deux régiments de Montbrun ont renforcé Fournier car les Britanniques ont concentré sur ce point toute leur cavalerie pour soulager leurs fantassins, toujours en carré sous le feu des carabiniers. C'est un combat d'usure qui s'engage, avec des fortunes diverses, et des pertes de part et d'autre, que seuls les Français peuvent combler.

A gauche, charge après charge, Solignac est parvenu à enfoncer la KGL, mais les Guards ont couché raide à vingt mètres, en une seule salve “dans le blanc des yeux”, la compagnie de tête des Grenadiers Réunis, revenus à la charge, avant de refouler les autres dans le chemin, désorganisés derechef. Par chance, le général anglais ne songe pas à poursuivre son avantage, et les Français ont tout loisir de se remettre de leurs échecs avant... de recommencer !

A ce moment du combat, le maréchal sent le doute s’insinuer en lui. Son centre, sa droite et sa gauche ont été repoussés avec de lourdes pertes sans marquer le moindre avantage. Le succès est-il encore possible ? Faut-il renoncer pour épargner le sang ? Les efforts inouis développés jusqu’ici resteront-ils vains ? Mais une bouffée de rage le submerge alors à l’idée du sourire plein de morgue britannique de son adversaire !

Il ne sera pas dit que le Duc de Wilflingen, vainqueur de Varsberg, héros d’Heidenhoffen, du Schneebühl et vingt autres combats, baissera les bras à son tour devant Albion ! D’ailleurs, pour la première fois de sa carrière, il dispose de la supériorité numérique, notamment en cavalerie, et nombre de ses unités sont encore fraîches alors que l’ennemi a déjà engagé tous ses bataillons et escadrons. Il convient donc de renouveler ses attaques là où il a marqué un léger succès, c’est-à-dire au centre droit et au centre gauche.

Phases 10 à 12 ; la victoire :
Passée la crise de conscience, le maréchal donne l’ordre à Montbrun de s’engager à fond, soutenu au besoin par Lepic. Claparède renouvellera son attaque avec trois bataillons de plus arrivés à pied d’oeuvre et tentera de dégager les Grenadiers Réunis qui, seuls au milieu de l’oeil du cyclone, se battent encore un contre trois. Leur résistance est certaine car, hormis sur ce point, sur toute la ligne un calme relatif s’est instauré, comme si chacun, attaquant ou défenseur, Français ou Anglais, reprenait son souffle avant le round décisif.

Puis de nouveau une clameur gigantesque : de Fuentes au Turon retentit le terrible cri de guerre des Français : “Vive l’Empereur” ! Tandis que grimpant, poussant, tirant, tombant... ceux de Solignac, de Mermet, de Marchand repartent, certains pour la quatrième fois, à l’assaut de l’impossible, fixant l’Anglais et masquant de leur sacrifice le véritable point d’attaque. Puis, comme si Mars avait attendu cette ultime preuve d’allégeance pour lever son véto à la victoire française, la mécanique victorieuse, un instant grippée, s’est remise en marche.

L’un après l’autre, les régiments de Montbrun se sont élancés sabres au clair. D’abord au pas la descente dans ce f.... chemin, puis la remontée, pénible, là-haut, juste dans le créneau ménagé par les tirailleurs, enfin la charge droit devant sur le carré rouge ou brun tandis que derrière des camarades suivent pour une troisième vague, qu’à droite ceux de la charge précédente vont se rallier et qu’à gauche les derniers Royal Dragoons succombent un contre trois. Quelques mètres encore ! Les dragons serrent les dents dans l’attente de la mousquetterie que les “tuniques rouges” savent si bien lâcher à bout portant...

Rien ! Les Anglais n'ont pas eu le temps de recharger leurs armes, la première vague - Dieu la bénisse - a tout pris pour elle. D'ailleurs, les fantassins alliés, jusqu'au bout sous le feu des tirailleurs, semblent flotter face à l'orage qui monte. Puis c'est le choc, terrible ; lourds chevaux blancs d'écume et longues lattes sanglantes contre fantassins épuisés aux bayonnettes dressées.

Deux carrés portugais volent en éclats à la deuxième charge, un troisième et un anglais à la suivante. Sept cents mètres de front viennent de s'effondrer. Les troupes de Howard et Nightingale, la moitié de celles d'Answorth, couvrent la plaine de leurs fuyards. Les derniers escadrons de Cotton, accourus du centre, ne sont arrivés, trop tard, que pour se faire détruire, submergés par le nombre.

La victoire se dessine, il faut la rendre décisive. Le maréchal envoie à Solignac un régiment de dragons dont Montbrun n'a pas eu besoin. Les cavaliers arrivent fort à propos pour sortir les fantassins d'un mauvais pas, et leur permettre de se replier à nouveau.

Les Grenadiers Réunis, dans leur repli, ont toutefois entrainé les Guards dans un "piège à feu" et deux cents d'entre eux paient de leur vie leur dernière victoire tandis que des tirailleurs ont réduit au silence une batterie britannique sur la route.

Tout n'est pas négatif sur ce point puisque sur ces entrefaites les voltigeurs, sans cesse renforcés, finissent par prendre le meilleur sur le pont et parviennent à déboucher sur l'autre rive où l'irruption des dragons est décisive. Après une échauffourrée, le bataillon du 43rd, qui arrivait de Vilar Formosa, renonce et retourne d'où il vient.

Au centre droit à quelque chose malheur est bon. les Grenadiers de Marchand, après un fier combat, se sont rendus. Mais ils ont monopolisé trois bataillons Anglais, créant un hyatus dans la ligne alliée entre Fuentes et la ligne de Colville. Les hussards de Lamotte s'y jettent tandis que Claparède couronne la crête désertée, non sans voir deux compagnies de sa droite soufflées par la mitraille à bout portant.

Dès lors c'en est fait du centre allié. Mais les Portugais de Powers et les Anglais de Colville résistent pourtant au dernier assaut de Mermet et Marchand. Le général Loison qui menait la charge est abattu à cette occasion.

Tout aussi obstinés, les Français renouvellent l'assaut avec des bataillons frais tandis que les cavaliers de Lamotte tombent dans le dos de Colville et que ceux de Wathier prennent à revers Powers après avoir pris "à rebrousse poil" deux batteries ennemies.

Les deux brigades alliées mettent la crosse en l'air. Lamotte libère ensuite les Grenadiers Réunis que les hommes de Mackinnon ne peuvent conserver contre lui. La victoire est acquise (et la partie s'arrête).

C) LES COMMENTAIRES

La situation finale :
A gauche, les Français sont parvenus à établir une tête de pont sur l'autre rive du Turon. Toutes leurs attaques contre les Guards se sont soldées par des échecs sanglants. Ils sont par contre parvenus à "fixer" leurs ennemis, plus forts en nombre et qualité.

Le centre gauche : cette portion du front à été littéralement désintégrée par la cavalerie.

Centre : ce secteur du front allié à lutté jusqu'au bout et n'a cédé qu'attaqué de front par des troupes fraiches et dans le dos par de la cavalerie. Un bataillon britannique résiste encore, deux sont en déroute, un en carré, un en désordre et deux prisonniers.

Centre droit : 400 hussards Français ont coupé ce secteur du précédent. Malgré de lourdes pertes, infligées par une batterie anglaise que les cavaliers vont réduire ou contraindre au repli, trois bataillons français sont établis sur la crête, deux autres sont prêts à y monter et deux autres encore les suivent sans que les alliés puissent s'y opposer.

Droite : village de Fuentes. Malgré des trésors d'héroisme, après un succès qui les a rendus trop confiants, les Français ont recédé le terrain conquis et subi des pertes épouvantables. Finalement, au soir, la situation est la même qu'au matin. La moitié de la division Conroux, n'ayant pu déboucher, n'a pas combattu. Claparède à cependant pu défiler sous le village vers le centre droit. Ferey a subi les pertes les plus élevées et sa division est pratiquement hors de combat.

En résumé, au soir, les Britanniques tiennent solidement Fuentes et ont conservé leur position à droite. Par contre, sur un mile entre ces deux positions, leur centre a virtuellement cessé d'exister (2 bataillons à droite, 5 au centre et 3 à gauche, tous éprouvés et en retraite ou déroute). Ils n'ont plus d'artillerie. 200 cavaliers et environ 4.500 fantassins sont confrontés à 8.500 fantassins victorieux, appuyés par plus de 2.000 cavaliers, sans compter la brigade de la Garde, intacte avec sa batterie à cheval.

En outre, la position des Guards et KGL, complètement isolée, leur impose la retraite sur Vilar Formosa. Retraite dangereuse car 3.000 cavaliers et 2.000 fantassins avec deux batteries peuvent assez vite entourer ces 3.000 hommes et lers acculer aux gorges du Turon.

Quant'à Fuentes, solidement défendu par deux à trois mille hommes d'élite avec deux batteries, il sera inéluctablement tourné demain et, attaqué de toutes parts à cinq contre un, s'il n'a été évacué pendant la nuit, tombera à son tour. La journée du 5, généreusement arrosée de sang, prépare le triomphe Français du six !

Le bilan :
Les Français ont perdu 12.500 tués et blessés dont 8 généraux, soit un peu moins de 30 % des effectifs sur le terrain. C'est beaucoup, mais peu en regard du résultat. En effet, les Britanniques ont perdu 8.600 tués et blessés dont 3 généraux, 1.800 pris, 22 canons et 2 drapeaux. La poursuite des unités en déroute ou retraite devant "raisonnablement" "rapporter" environ 2.500 prisonniers supplémentaires, ce sont dans les 12.000 hommes, 50 % des effectifs engagés, qui sont perdus par l'Anglais au soir du 5 mai 1811. Le 6 mai verra à Fuentes la fin des Scots et peut-être celle des Guards ! La catastrophe se muant en désastre, Albion ne pourra pas se maintenir au Portugal.

A ceux qui penseraient de telles pertes insupportables pour les attaquants, je citerai l'exemple de l'Albuéra où le 11 mai 1811, six jours plus tard, non loin de Badajoz, le maréchal Soult, avec des pertes équivalentes, n'abandonnera son attaque victorieuse qu'à l'approche de renforts anglais.

Critiques :
- Les Anglais : sa relative inexpérience a conduit le général Anglais à commettre deux fautes graves. La première d'avoir utilisé sa cavalerie pour emêcher les Français d'attaquer ses carrés au lieu de l'utiliser, comme Craufurd et Cotton dans la réalité, pour soulager les fantassins en interdisant des charges trop rapprochées sur un même carré. De la sorte, la résistance se fut sans doute prolongée au centre droit. La deuxième erreur, moins évidente, de n'avoir pas saisi l'instant de se replier en bon ordre avant la dernière attaque française puisqu'il n'était pas en état de la soutenir.

-Les Français : deux erreurs aussi. Une faute de "débutant" dans le village a compromis la bataille sur ce point, coûté fort cher pour rien et atteint le moral des troupes... et même celui du joueur ! Par ailleurs, le centre, qui avait l'ordre de "tâter le terrain sans se compromettre" s'est vite retrouvé engagé à fond, ce qui illustre bien la difficulté d'être à la fois le chef et l'exécutant. Dans le feu de l'action, le second à parfaitement oublié les ordres du premier. Les troupes de Loison se sont comportées comme celles du prince Jérôme à Waterloo. Sommes toutes quelque chose de très humain sinon de très raisonnable !

Débouchés :
Une simulation en entrainant une autre, il devient intéressant, après la victoire des Français, de jouer les troupes demeurées hors table à Fuentes, soit le corps de Reynier et les divisions Erskine et Campbell. En effet, un succès Français là déciderait de la perte totale des troupes britanniques survivantes de Fuentes. Ce wargame est en projet. L'Albuera a également été jouée et je n'en dévoile pas le résultat, le gardant pour un article à venir si celui-ci a l'heur de plaire.

Diégo Mané
Lyon, 1982